

Bertrand Méheust &

Markos Zafiroopoulos,

Paru dans Synapse

### **Entretien avec Jacqueline Genot-Bismuth.**

Quelques remarques préalables permettront au lecteur de mieux apprécier le contenu de l'entretien qui va suivre. La question posée est celle de l'origine et de la datation des Evangiles; ici, du texte de Jean. Pour l'exégèse dominante, les quatre Evangiles ne sont pas des documents historiques rédigés par des témoins oculaires. Ils sont le produit, tardivement fixé par l'écrit, de traditions orales. Documents " composites", comme le signala le premier Johannes Weiss à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ils ont été peu à peu remaniés pour correspondre aux besoins spirituels et culturels spécifiques des communautés chrétiennes de la fin du premier siècle, à leur *Sitz im Leben*, à leur position dans l'existence. D'où les interpolations, les ajouts, les transformations littéraires que sait y repérer le regard exercé de l'exégète. Ils ne décrivent pas la vérité historique de la prédication de Jésus, mais la foi des premières communautés, la façon dont ces dernières ont reconstruit leur passé en fonction des exigences de leur présent. Ce sont déjà, écrit Ricœur, "des témoignages situés dans une communauté confessante, dans son culte, sa prédication et l' expression de sa foi" ( Jésus, p. 16) Pour la majorité des exégètes, le texte de Marc, qui est le plus simple, est le plus ancien; il a été rédigé entre 65 et 70; vient ensuite l'Evangile de Luc, écrit entre 70 et 80, puis celui de Mathieu, entre 85 et 100. L'Apocalypse a été écrite entre 90 et 100. Quant au quatrième Evangile, il a été fixé entre 90 et 120. Tous ont été écrits directement en grec. Particulièrement évident est le cadre de référence grec de Jean qui spéculé

sur le logos, et chez lequel on doit relever des influences néo-platoniciennes, peut-être même gnostiques. (Bultmann, le christianisme primitif, p. 195). Bref, c'est à l'évidence un texte d'un intellectuel (voire de plusieurs auteurs) qui vivai(en)t au début du deuxième siècle, et non d'un contemporain du Christ. Les exégètes contemporains, persuadés d'épouser le mouvement de l'histoire des idées, présentent en général ces thèses comme des acquis irréversibles de la critique biblique. En s'appuyant sur sa connaissance des textes hébreux anciens et de l'archéologie, Jacqueline Genot-Bismuth bouscule totalement ces thèses, et se trouve à l'origine d'un débat qui ira s'amplifiant.

Markos Zafirooulos: Nous vous remercions d'avoir accordé cet entretien pour la revue **Synapse**. Pouvez-vous présenter rapidement aux lecteurs votre parcours et votre formation?

Jacqueline Genot-Bismuth : Je suis médiéviste, avec une double formation d'historienne et de philosophe; et, en même temps j'ai étudié l'hébreu à l'Institut des Langues orientales. J'ai surtout étudié le milieu romain contemporain de Dante et le milieu hébraïque romain. J'ai également travaillé sur un auteur particulièrement difficile qui est à la croisée de la philosophie arabe et de la tradition hébraïque. Ma thèse terminée je me suis aperçue qu'il fallait remonter en amont, étant donné la méthode d'écriture qu'on pratiquait à ce moment-là dans ce milieu, et c'est ainsi que j'en suis venue à étudier la fin de l'époque dite du Second Temple.

M.Z. Du Second Temple?

J.G.B. Le Second Temple va de l'époque perse, de l'occupation perse au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, jusqu'à la conquête de Jérusalem et la destruction de l'état judéen par les Romains en 70 de notre ère. Pour en revenir à mes fonctions, je suis professeur à l'Université de Paris III dans une chaire de judaïsme ancien et médiéval. À Paris IV, j'étais également chargée d'un cours de philosophie hébraïque, comme option dans le cadre de la licence de philosophie, et c'est là que j'ai rencontré Claude Tresmontant. J'ai commencé ce cours en 74, et Tresmontant m'a pressée, étant donné ma spécialité, d'écrire un ouvrage sur les conditions sociologiques et historiques du contexte de l'apparition de Jésus. J'ai fini par le faire. Et ce travail a suscité des réactions. En effet ce qui m'intéressait, ce n'était pas de rentrer dans la querelle des Evangiles Synoptiques, ou dans des problèmes de caractère littéraire. C'était de voir comment on pouvait traiter, en historien, de l'apparition d'un homme qui s'est pris pour un prophète, et qui n'a même pas prêché une nouvelle religion, mais une réforme. J'ai donc voulu démystifier tout cela.

Bertrand Méheust. Il s'agirait donc d'un phénomène comme il y en a beaucoup dans l'histoire...

J.G.B. Absolument. J'avais été intéressée par les travaux de traduction de Tresmontant. Nous discutons de ces problèmes depuis très longtemps. Il avait travaillé sur l'Evangile de Jean et était arrivé à la conclusion que le texte original avait été écrit en hébreu, que l'hébreu était sous-jacent. Cette position a commencé à m'intéresser. J'ai lu la traduction de Tresmontant, et à partir de ce moment tout m'a paru limpide. Il y avait des éléments dans ce texte qui étaient étonnamment proches, à la différence des trois Synoptiques, de ce que je savais des réalités

historiques des années en question. Voilà donc à peu près comment cela a commencé. Au lieu de me lancer dans une analyse littéraire, j'ai pris le texte de Jean en partant de l'hypothèse suivante : s'il s'agit d'un texte écrit par un contemporain de Jésus, je vais me contenter de faire ce que l'on fait dans ce cas là, c'est-à-dire une analyse interne, une analyse narrative, menée selon les techniques que l'on utilise maintenant dans l'étude des modèles narratifs. Il paraît que cette analyse interne a révolutionné l'approche de cette question ; or je n'ai fait que reconstituer le calendrier du texte de façon très précise à partir des institutions contemporaines que je connaissais.

M.Z. C'est-à-dire le calendrier de Jean?

J.G.B. Oui, le calendrier de Jean ; on m'a demandé d'où j'avais tiré tout cela. Mais il suffit de lire le texte, de faire le travail très précis d'analyse narrative, et l'on dégage un véritable calendrier de deux ans exactement, qui correspondent aux deux ans de ministère de Jésus. A partir de cela j'ai pu me rendre compte que ce ministère était fondé sur les réalités culturelles très précises de Jérusalem ; qu'en particulier le personnage de Jean ne pouvait être qu'un jeune Grand Prêtre, membre de la chancellerie officielle du Sanhédrin, qui connaissait à fond les disciplines juridiques de l'époque, ce qui est reconstituable par les textes. De proche en proche c'est devenu très convaincant et cela les a beaucoup effrayés.

B.M. Les exégètes?

J.G.B. Non, pas les exégètes, mais les officiels de l'Eglise de France. Sauf Monseigneur Thomas, l'évêque de Versailles, qui a toujours été très favorable à mes thèses et qui m'a demandé très officiellement une conférence qu'il appelait "à deux voix." Je l'ai faite il y a deux ans. Elle a duré trois heures : une heure et demie pour moi, et une heure et demie pour lui. C'était dans la salle des fêtes de

Versailles et il y avait énormément de monde. J'ai pu exprimer mes thèses. À la fin monseigneur Thomas a dit que cela changeait tout.

M.Z. Il faudrait préciser les enjeux pour les lecteurs de la revue. Vous dites que cela change tout...

J.G.B. C'est eux qui disent que cela change tout. Le problème dans cette affaire c'est qu'il s'agit des textes de fondation d'une religion.

M.Z. Mais alors, que pensait-on auparavant?

J.G.B. On pensait que l'Évangile selon Jean était une espèce de roman grec écrit au milieu du deuxième siècle.

B.M. A peu près vers 120.

J.G.B. Oui, écrit vers 120, et mêlé de gnose. On affirmait cela parce qu'on pensait déceler dans le texte une grande ouverture sur le Logos. Or j'ai montré qu'il est absurde d'invoquer une mentalité grecque qui aurait, deux siècles après, imprégné le texte, parce qu'il suffit d'ouvrir la Septante pour se rendre compte que le mot Logos revient trois cent cinquante fois dans la traduction. Alors, que va-t-on dire? Que la Septante, traduite trois siècles avant notre ère, est de la gnose du deuxième siècle? On arrive à des absurdités, alors que c'était tout simplement une traduction courante... J'ai fini par comprendre qu'il s'agit en réalité d'un phénomène de bilinguisme. Je suis de plus en plus convaincue aujourd'hui qu'on a affaire à un bilinguisme culturel intégral. Je veux dire que dans la Jérusalem hellénistique du deuxième siècle (aux alentours de 190 avant notre ère), alors que la Syro-palestine bascule de la mouvance perse dans la mouvance hellénistique, la langue officielle,

la langue laïque, la langue de l'échange est le grec, alors que l'hébreu est surtout la langue savante. On a oublié ce plurilinguisme, ou au moins de ce bilinguisme, or il est essentiel à la compréhension de notre problème.

B.M. Le problème en question remonte à l'exégèse de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Renan. La thèse lancée à cette époque consiste à retarder le plus possible la rédaction des Evangiles, surtout celui de Jean, afin de laisser à la matière mythique le temps d'incuber, de se développer, et surtout pour mieux éliminer les événements merveilleux qui parsèment la prédication de Jésus. On a cette idée, qui est toujours ancrée aujourd'hui dans les mentalités, qu'un mythe est un processus très lent à se mettre en place et à se développer. Pour faciliter cette thèse, on a voulu croire que la culture de l'époque était une culture orale, ce qui expliquerait plus facilement la formation de concrétions légendaires.

J.G.B. Oui, on a imaginé que le christianisme était une culture orale, que sa transmission était orale, que personne n'avait couché les textes par écrit, qu'on ne les a écrits que très longtemps après, et qu'en quelque sorte ils s'étaient écrits tout seuls!

B.M. Donc, selon la version officielle, l'évangile de Jean aurait été écrit au début du siècle suivant, il cristalliserait la foi des communautés de cette époque, et n'aurait plus grand-chose à voir avec les événements des origines.

J.G.B. Or, cette thèse est absolument aberrante, car l'Evangile de Jean correspond de façon *absolument photographique* à la situation des années 20-30, y compris les termes utilisés pendant le procès de Jésus, qui sont très fiables.

M.Z. Pensait-on que le texte original avait été écrit en grec?

J.G.B. Oui, on pensait que le texte avait été écrit en grec. Or, nous avons démontré, Tresmontant et moi, qu'il n'a pas été écrit en grec, mais en hébreu ; et cela, pour la simple raison qu'il y a des jeux de mots qui sont plus que des hébraïsmes, et qui dans la version grecque n'ont plus aucun sens et sont incompréhensibles.

B.M. Dans sa traduction des Evangiles, Tresmontant a fait ressortir ces hébraïsmes.

J.G.B. Oui, il les a fait ressortir. De mon côté j'ai trouvé qu'il n'y avait pas que des hébraïsmes, qu'il y avait un montage de fragments de versets qui fonctionnaient comme des arguments de combats idéologiques entre les différentes factions religieuses de ces années là. En outre, ce qui va beaucoup plus loin, dans mon livre **Jérusalem ressuscitée**, j'ai reconstitué l'argumentaire de ces combats. Mais je précise que le christianisme en tant que tel ne m'intéresse pas; ma lecture est une lecture d'historienne : peut-on sortir du piège de l'exégèse pour essayer de comprendre les origines du christianisme, peut-on faire de l'histoire au sens strict du terme, avec une méthode historique, en prenant les documents tels qu'ils sont? Nous avons affaire incontestablement à des documents de manipulation idéologique et d'historiographie hagiographique. Eh bien essayons de faire ce que nous faisons avec les textes du haut Moyen Age, sans tabous.

M.Z. Où placez vous ces tabous?

J.G.B. Ils sont évidemment liés aux enjeux. Jusqu'à présent qui s'attaquait à ces problèmes? Des chrétiens engagés ou carrément des membres de l'église, des Dominicains, des bénédictins, des jésuites, des exégètes ou des spécialistes de la théologie, mais toujours dans une perspective de militantisme religieux. Vous savez qu'en France on traîne un lourd passif depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, avec cette

guerre entre les deux camps; la paix de l'état s'est réalisée en mettant sous le boisseau tout ce qui touchait à la théologie. Cela commence un petit peu à évoluer et des chercheurs comme moi ont probablement été parmi les premiers à commencer à traiter du christianisme et du judaïsme exactement comme nous pouvons traiter des religions disparues des Incas et des Aztèques. Ce que je fais, ou tout au moins ce que j'essaie de faire, c'est de l'anthropologie religieuse.

B.M. J'ai relu récemment le **Jésus** de Bultmann, qui pousse à ses conséquences extrêmes cette façon de comprendre les textes fondateurs que vous dénoncez. Ce livre est préfacé par un texte de Ricœur, qui présente la démarche de Bultmann comme " l'aboutissement irréversible de notre modernité". Ainsi tout un courant qui se veut, ou se voulait, à la pointe de l'exégèse, présente cette façon de comprendre la naissance et le développement des évangiles comme un "acquis irréversible", il se met dans le sens de l'histoire. Si vous avez raison, quand on pense à tout ces travaux inspirés de Bultmann, et étant donné l'importance de ce philosophe, cela jette une lumière cruelle sur les limites de l'érudition, et sur la fragilité de ce que l'on croit être le sens de l'histoire.

J.GB. Ce que je pense de l'érudition, c'est qu'elle peut être un écran de fumée pour masquer les vrais problèmes ; l'érudition est une sorte de vertige; vous commencez avec deux ou trois mots, vous construisez à partir de là une sorte de fantasme de réalité; ce fantasme de réalité amène encore à creuser. On creuse de plus en plus et on débouche sur des scénari-fiction qui deviennent de vrais vertiges.

B.M. Et qui deviennent incontournables, car enseignés aux étudiants. Mais c'est surtout cette idée d'un acquis irréversible qui est surprenante.



J.G.B. Je crois que Ricœur a un problème fondamental parce qu'il est engagé religieusement. C'est un Protestant engagé, qui croit en ce qu'il écrit; d'autre part c'est un intellectuel. Alors, que va-t-il faire? Il fait comme tout le monde, il triche, il se fabrique une fausse catégorie intellectuelle et se persuade que les acquis de l'exégèse auquel il tient sont irréversibles. Eh bien non, ce n'est pas irréversible. Il n'y aurait plus de science, à ce moment-là, car la science est dialectique. On aurait pu aussi dire à Galilée: " Vous avez tort, car le modèle de Ptolémée est irréversible". C'est absurde. Ce que signifie en réalité ce jugement de Ricœur, c'est l'appréhension que les choses lui échappent. Mais ce n'est pas notre problème, s'il doit tirer comme conséquence que tout ce qu'il a pensé est faux.

M.Z. On retrouve au fond ici les problèmes de n'importe quelle démarche interprétative. Ce qui se trouve indexé au plan de l'histoire des peuples (ou plutôt du récit de l'histoire) se retrouve de manière strictement homologue dans les processus d'élaboration des romans névrotiques auxquels ont affaire quotidiennement nos lecteurs.

J.G.B. Oui, il faut être précis, et aller plus loin dans les enjeux. C'est l'Allemagne protestante que vous mettez en cause avec Bultmann, ce n'est pas l'ensemble du christianisme. Quel est le problème de l'Allemagne protestante et des Protestants allemands? C'est qu'avec le positivisme de la fin du XIX<sup>e</sup> ils deviennent des esprits forts; ce qui pose problème par rapport au christianisme. S'ils admettent que les textes des Evangiles sont contemporains de Jésus, et étant donné que par ailleurs ces textes parlent de miracles, ils ne peuvent plus y croire. Mais c'est là un sophisme. Pour ma part ce n'est pas parce que j'analyse tel texte, et que je dis que ce texte est contemporain de Jésus, que je vais prendre pour de l'argent comptant tout ce qui s'y raconte. Tel témoin affirme qu'il a vu des miracles ? On a envie de lui répondre : " bon, c'est votre affaire, vous interprétez cette réalité à votre façon."

B.M. On voit bien des soucoupes volantes aujourd'hui! Et les témoins sont nos contemporains!

J.G.B. Pour que le texte des Evangiles soit plein de ce merveilleux auquel on ne peut pas croire, il fallait donc le considérer comme une production fantasmagorique de gens qui n'avaient pas été témoins de l'événement ; il fallait le considérer comme une sorte de production légendaire. Mais, si au XIX<sup>e</sup> siècle on pouvait affirmer cela, on sait aujourd'hui que les choses ne se passent pas de cette façon, et qu'il faut à peu près cinq ou six siècles pour obtenir ce résultat.

B.M. Cinq ou six siècles?

J.G.B. Oui, il faut ce délai pour que l'on ait cette amplification légendaire par rapport à l'événement; or c'est d'autant plus absurde qu'une tradition ne peut se produire que sur les lieux mêmes; les traditions ne migrent pas comme cela d'un milieu à un autre. En outre, on ne veut pas lire les textes hébraïques. Quand je montre certains textes, on me dit: " Oui, mais ça c'est le Talmud, ce n'est pas sérieux. " Les Allemands et Renan ne voulaient pas entendre parler de ces textes juifs. Les horreurs antisémites que Renan a écrites ont une raison: quand on a passé son temps à décrire mythiquement les juifs comme des pouilleux, des crasseux, des dégénérés, on ne peut pas admettre que le christianisme n'est rien d'autre qu'une réforme du judaïsme. Donc il faut mettre entre Jésus et les textes cent ans, ou cent vingt ans, et dire que de toutes façons ces textes ont été élaborés dans le monde grec. Mais cela ne tient pas.

B.M. Alors, vous partagez l'opinion de Tresmontant, selon laquelle derrière tout cela, il y a la détestation du judaïsme?

J.G.B. Les choses ne sont pas si simples. Il faut dépasser Tresmontant. Il a provoqué trop de polémiques, il a brouillé les cartes. Je lui ai dit d'ailleurs. En 1989 j'ai fait une communication dans un congrès international à Berlin sur ce thème, et je me suis rendu compte que l'idéologie et le débat dont je vous parle était le marqueur d'un débat très profond qui avait opposé plusieurs écoles de philosophie religieuse dans les années de Jésus chez les Esséniens. Cela m'a amené à approfondir la littérature essénienne et à remettre en circulation l'idée que ce que l'on appelle la *qumranologie*, c'est une invention d'érudits; car en réalité ce sont bien des textes esséniens. J'ai donc développé cette idée dans **Le scénario Damas**, qui fait maintenant autorité. Maintenant on prend au sérieux ce que je dis. Lorsqu'on entre dans la chronologie large que j'ai reconstituée des origines de l'essénisme, on s'aperçoit que ce dernier est un mouvement de réforme qui prend corps, précisément dans les vingt années de la conquête hellénistique, et que précisément se met en place une contestation du judaïsme officiel du Temple. Une fois que l'on a compris cela, on s'aperçoit que Jésus, non seulement n'apporte plus rien, mais qu'il n'est qu'un continuateur et un petit vulgarisateur de la pensée essénienne, pour dire les choses en gros. On voit alors pourquoi c'est autour de Jéricho que tout se passe, pourquoi son ministère ne commence vraiment que quand Jean-Baptiste, qui est de la mouvance essénienne proche de Jéricho et de la Mer morte, le désigne.

M.Z. Voulez-vous préciser un peu ce qu'est l'essénisme?

J.G.B. On a affaire, avec la rencontre de l'hellénisme, à la différenciation de la conception de la religion entre plusieurs écoles idéologiques. Il y a une première conception que l'on pourrait nommer archaïque et conservatrice qui est liée à l'*establishment*, c'est-à-dire les grands prêtres, ceux qui détiennent le pouvoir. On a tendance à dire que ce sont les Saducéens, parce que ce sont des gens qui descendent de l'ordre ancien et qui disent descendre de Sadok, le grand prêtre de

Salomon, ce qui explique pourquoi ils s'appellent de cette façon. La seconde grande école religieuse, mais qui est à la fois une école de philosophie religieuse et un parti politique, est constituée par ceux que l'on appelle les Pharisiens. Il s'agit d'une élite de deux ou trois mille personnes rassemblées en confréries, avec à leur tête des maîtres qui sont des maîtres religieux mais laïcs, alors que les prêtres saducéens constituent une aristocratie sacerdotale héréditaire. Il s'agit d'une classe d'intellectuels ouverts qui contestent le pouvoir, la division d'un judaïsme entre les mains des prêtres; ce sont des novateurs, des réformateurs; ils sont plus politiques à mon sens que religieux. Ils sont en particulier, même si ce n'est pas dit comme cela, pour un certain nombre de compromis, pour une modernisation de la loi religieuse par adaptation, par interprétation, ils veulent tenir compte des réalités contemporaines. Par rapport aux Romains, les Pharisiens sont des collaborateurs. La *Pax Romana* les intéresse ; ils considèrent que l'on peut négocier ; mais une fraction d'entre eux, les Zélotes, à la fin du règne d'Hérode, n'est plus d'accord avec cette politique. Leur différence par rapport avec les pharisiens *stricto-sensu*, c'est qu'ils veulent bouter les Romains dehors.

Enfin il y a les héritiers purs et durs d'une réforme religieuse qui marque précisément le début de l'ère hellénistique et qui reste très intransigeante, très fidèle; ils ont une minorité semble-t-il, une minorité guidée par un maître qui a toutes les apparences d'un grand seigneur terrien, un grand lettré, qui est par ailleurs un membre du Sanhédrin. Cet homme entre en conflit avec le grand prêtre désigné par les autorités hellénistiques, il y a un drame et il est crucifié; à partir de quoi il va y avoir une tradition de martyrologues; et ce sont ses élèves qui vont donner l'essénisme. C'est ce que j'ai étudié dans **Le scénario de Damas**. L'intérêt de ce maître, c'est qu'il appartient à une école philosophique, dans laquelle on retrouve beaucoup d'éléments de culture grecque transplantés en milieu hébraïque, des éléments qui sont du même ordre que les traces que l'on peut trouver dans les livres de Ben Sira, un grand scribe vivant à Jérusalem à la même époque. Ben Sira a écrit un livre qui sera plus tard traduit en grec par son petit fils, lequel émigrera

lui-même à Alexandrie cinquante ans plus tard. L'intérêt de cet ouvrage, c'est que l'on a un texte en hébreu, puis la version en grec, ce qui permet d'établir la parenté culturelle, entre celui que l'on appelle le Maître de Justice et Ben Sira, car on découvre que le même vocabulaire est employé. Mais l'intérêt du livre de Ben Sira, c'est aussi qu'il montre l'emprise très forte de la philosophie grecque ambiante, de la philosophie hellénistique qui est captée en quelque sorte par le monothéisme de Jérusalem.

B.M. Pourquoi tout cela n'est-il pas admis depuis longtemps?

J.G.B. Pour cette raison très simple que tout le monde croyait que le texte original était en grec. On retrouve donc la même histoire qu'à propos de l'évangile de Jean. Quand on a retrouvé au siècle dernier dans la Geniza du Caire de larges extraits d'une version en hébreu, il s'est trouvé des érudits pour affirmer ( et c'est une erreur) que ce n'était pas de l'hébreu classique, que c'était un faux. Manque de chance, à Massada on a retrouvé le " faux", qui date du premier siècle. Cet hébreu ne plaisait pas aux exégètes parce qu'on y découvre que le verbe "être" est calqué sur le verbe grec qui exprime l'existence.

B.M. Comment les exégètes ont-ils réagi à la découverte du livre de Ben Sira?

J.G.B. Ils ont réagi comme d'habitude: ils font mine de rien, ils n'en ont pas entendu parler. Quand je me suis mise à utiliser le livre de Ben Sira, on a dit qu'il fallait s'y mettre, mais personne ne l'a fait. Vous savez, au point où j'en suis, je me rends compte que si j'étais chrétienne, et que je découvrais tout cela, je perdrais la foi. Cela, c'est-à-dire le fait que Jésus n'a pas prêché le christianisme, et que c'est un certain nombre de gens, dont en particulier Paul, qui l'ont fabriqué. Le christianisme a été fabriqué par les Actes et les Epîtres; c'est là que se situe vraiment le travail de création. Il a été aussi fabriqué par la volonté de créer des

communautés nouvelles en rupture avec Jérusalem. On sait maintenant cela, en particulier chez les intellectuels protestants comme Jean Daniel Dubois. Les Américains et les Anglais ont aussi écrit des travaux sur ce thème. En réalité il semble que l'Eglise de Jérusalem (on a traduit par « Eglise », mais cela veut dire communauté) était conduite par le frère de Jésus. Il s'agit donc plutôt d'une question de famille. Des gens comme Paul ont fait un coup d'état, et ils ont fabriqué le christianisme, un peu comme Lénine a créé le léninisme. C'est Paul qui a fabriqué les mots "Christ" et " christianisme". C'est lui qui a fait prendre la décision que désormais il n'y aurait plus de circoncisions, qu'on ne pratiquerait plus le judaïsme et que l'on ne s'appellerait plus les Judéens, que l'on porterait un autre nom.

B.M. Je vous ai entendu dire dans une conférence que vous pensez être parvenue à identifier Jean.

JG.B. Oui, absolument. C'est un des cinq fils du grand prêtre que les Evangiles nomment Anne et les textes hébraïques Hanan. Ses cinq fils ont exercé la prêtrise. Un des cinq fils s'appelait Yonathan, que l'on traduit Jonathan; or Yonathan et Jonathan ce sont des équivalents. Par ailleurs, il faut savoir que, comme les Papes prennent un nom de règne, un nom de pontificat, les grands prêtres aussi ont un nom de pontificat ; donc je crois être arrivée à établir que Johanan est son nom et Jonathan son nom de pontificat. Or, selon un auteur d'Ephèse (cette trouvaille est de Tresmontant) Jean aurait émigré à Ephèse vers 80, ce qui montre que dans les années 30 c'était un homme jeune, qui avait moins de 25 ans. D'après cet auteur, Jean aurait porté la plaque du grand prêtre. Il se trouve que, précisément, ce Jean, identifié comme fils de Hanan, a été grand prêtre pendant un an, puis a ensuite été déposé.

B.M. Faisons nous l'avocat du diable et supposons qu'un homme vivant vers l'an 120, s'aidant d'archives pour donner de la couleur locale, ait voulu faire croire qu'il avait été le témoin oculaire de la passion de Jésus. Est-ce que nos connaissances actuelles en archéologie, en histoire, etc., nous permettent de savoir ce que savaient et ce que ne savaient pas les hommes de l'époque? A-t-on les moyens d'exclure cette hypothèse?

J.G.B. Oui. Un grec ne peut rien savoir 120 ans après au niveau des détails techniques, car la ville a été complètement détruite par les Romains. Où voulez-vous qu'il trouve ses informations? Qui allait lui raconter ce que fut cette ville détruite? Les archives ont disparu, nous savons que tout a brûlé. Lisez Flavius, on peut faire un calendrier précis de ce qui est arrivé. Les archives officielles, pas celles du temple, ont été brûlées par les zélotes, tel jour, telle heure, et ça a duré tant d'heures. C'était la politique de Jérusalem, il fallait pour les Romains qu'il ne reste pas de traces. Ainsi, on sait qu'un an avant que les Romains ne rentrent dans la ville les archives ont été brûlées. Ce qui restait dans le temple, visiblement une partie importante, a été (c'est du moins ma thèse) mis dans des jarres et amené dans les fameuses grottes de Jéricho. Mais cette partie des archives n'a rien à voir avec les écrits esséniens. Après le saccage du temple, Titus a dit à Flavius Josèphe de rentrer dans les ruines et de prendre ce qui l'intéressait ; après quoi les Romains ont mis le feu. Flavius a ainsi récupéré des archives intéressantes, et ses oeuvres sont faites à partir de ces archives. Il a emporté les archives, qui ont fini à Rome. On ne sait pas ce qu'elles sont devenues. À part cela il ne reste plus rien, le feu a dévoré la ville pendant une semaine.

B.M. Dans votre livre vous dites que le chiffre des morts avoisinait le million, c'est énorme.

J.G.B. Ce n'est pas moi, c'est Flavius Josèphe qui a donné ce chiffre. Tite- Live l'a donné aussi. Le calcul est simple. Les Romains ont bouclé la ville pendant la période de la Pâque, ils ont laissé entrer les pèlerins, puis les ont pris au piège. Cela représente à peu près 900000 personnes. On le sait parce qu'on connaît le nombre d'animaux sacrifiés pour la Pâque : on sacrifiait un agneau par famille ; et avec à peu près une moyenne de dix personnes par famille on arrive à un chiffre de plus d'un million, de victimes sinon de morts.

M.Z. En tous cas cette idée du Christ comme petit vulgarisateur, cela doit faire trembler l'Eglise catholique!

J.G.B. Cela ne la fait pas trembler, cela lui donne un coup de bouloir ; car elle croule de partout. J'ai des amis jésuites qui ont perdu la foi, et qui restent dans l'Eglise parce qu'ils ne peuvent pas se reconverter. Alors si vous leur présentez ces faits, ils sont complètement d'accord. Mais le Pape et d'autres sont dans une situation épouvantable. Il paraît que Radio Notre Dame, c'est-à-dire Radio Lustiger, a parlé de mes livres en termes élogieux, ce qui est amusant ; on a dit que ces livres étaient remarquables, qu'ils changeaient beaucoup de choses. Je me suis demandée quelle était leur stratégie. Est-ce qu'ils se sont dit : on va lui donner raison, puis se rétablir? En tout cas, cette attitude est nouvelle. Il y aussi les Protestants qui me lancent contre les catholiques ; moi je suis au milieu de tout cela ; peu à peu je me rends compte que je suis devenue un sacré os. D'abord on a dit que mes recherches n'étaient pas sérieuses, mais la sortie de **Jérusalem ressuscitée** et du **Scénario de Damas** leur a donné un coup sur le crâne. Ils voulaient de l'érudition, je leur en ai donné, mais en montrant qu'elle peut servir à autre chose. Je me suis servie du Grec, de l'hébreu, de l'archéologie, et des textes hébraïques anciens. Comme ils ne savent pas les lire, ils ont une peur bleue. J'ai apporté une quantité de matériaux considérable ; maintenant on ne plus me reprocher de ne pas savoir de quoi je parle.



M.Z. Evidemment votre travail soulève de vastes problèmes, entre l'érudition et la vérité.

J.G.B. La science n'a pas du tout comme mission d'apporter la Vérité avec un grand V. Il n'y a qu'une vérité provisoire, ou que des vérités, il n'y a qu'une approche des vérités. La science ne donne que du provisoire ; les hypothèses historiques sont constamment révisées. Une religion n'a jamais été établie sur une révélation vraie. On a fabriqué le christianisme ; ce n'est pas les Evangiles qui se sont fabriqués tout seuls.

M.Z. Il pourrait être épistémologiquement naïf de penser qu'il y aurait d'abord eu une fondation, puis le développement d'un système institutionnel ; il peut très bien y avoir un système institutionnel, puis une fondation rétrospective.

J.G.B. Absolument. Je ne veux pas rentrer dans l'affaire des Synoptiques ; il est évident que le texte de Mathieu est une machine exclusivement propagandiste, destinée à fonder la nouvelle religion, en montrant que les actes de Jésus correspondent à toutes les prophéties messianiques. On lui invente, si j'ose dire, une vie pré-utérine. Mais ce qui m'a intéressée dans Jean, c'est que l'on voit bien les différences avec un texte comme celui de Mathieu. De Jésus, Jean ne dit rien, il ne sait pas d'où il sort, il ne sait pas d'où il vient, c'est un obscur inconnu. Jean relate très peu de miracles : l'aveugle, le paralytique... Alors que dans Mathieu ils foisonnent, on fait jouer la combinatoire des variantes, si vous voulez. C'est complètement fabriqué.

M.Z. On se dit que l'Eglise va trembler, et finalement il n'en est rien.

J.G.B. Elle aurait du être mise par terre par Copernic et Galilée, et l'on a vu ce qui s'est passé. La religion est un acte de foi. Vous pouvez démontrer n'importe quoi, les gens vous diront : oui, mais moi j'y crois. C'est la même chose pour Moïse : si vous démontrez à un Juif que Moïse n'a jamais existé, comme l'a fait Freud, ça produit quoi? Rien.

.M.Z. L'expérience analytique conduit à considérer que le sujet est d'abord croyant. De statut, le sujet est croyant ; quelle que soit l'enveloppe culturelle offerte à la croyance.

J.G.B. Oui, mais je ne parle pas de cela. Combien reste-t-il aujourd'hui en France de chrétiens *déclarés* ? Beaucoup vous diront qu'ils ne sont pas concernés. Ce qui a changé, c'est que dans l'Eglise l'échelon le plus haut a évolué. Alors les gens qui appartiennent à ces degrés élevés de la hiérarchie sont gênés. Le monde des jésuites par exemple. Ils éprouvent une gêne de plus en plus croissante. En effet, si l'on arrive à démontrer, comme j'en suis persuadée, que le christianisme naissant, tiré essentiellement de la prédication de Jésus, se situe dans la ligne d'une continuité de la réforme, on fait des premiers Chrétiens des continuateurs réformateurs, ce qui est inadmissible. Inadmissible parce que leur problème, c'est qu'il faut qu'il y ait eu une coupure par rapport aux juifs.

B.M. Oui, le problème se pose si la coupure disparaît.

J.G.B. Si on leur dit, au contraire, comme d'ailleurs l'archéologie le démontre, que la société judéenne n'était pas la société pourrie qu'ils s'imaginent, mais une société particulièrement avancée qui avait intégré l'intellectualité gréco-romaine, etc., alors ils deviennent de plus en plus mal à l'aise. Mais on ne peut pas nier l'archéologie. Aussi je trouve correcte la réaction de radio Notre Dame à laquelle je faisais allusion.

B.M. Est-ce que l'on ne vous a pas reproché de chercher noise au christianisme?

J.G.B. Ma personne gêne énormément de chrétiens, mais heureusement pas tous.

M.Z. Pourquoi?

J.G.B. Parce que moi on ne peut pas m'attaquer. Tresmontant, lui, on peut l'attaquer. Mais moi, si on m'attaque, on a peur que je réponde : vous êtes antisémite. Je l'ai d'ailleurs dit à l'éditeur : ne vous inquiétez pas, il n'y aura pas de polémique contre moi, je vous abrite par mon appartenance. Il y a par contre le père Riquet qui a écrit un article à mon sujet dans la **Revue des deux mondes**, où il dit : c'est formidable que ce soit une juive qui a écrit cela. Il a dit cela d'une façon très positive. Mais il a été le seul. Les autres ont une peur bleue de réagir ; alors ils m'ignorent.

M.Z. Cependant, pour Lustiger, ils semble que le christianisme soit un aboutissement de son judaïsme.

J.G.B. Oui, mais Lustiger se place dans une macro-continuité : la Bible a annoncé...

B.M. Vous suggérez fortement dans vos livres que Jean est plus qu'un témoin, que c'est un protagoniste. Ne peut-on pas faire l'hypothèse qu'il était plus ou moins le "conseiller" de Jésus, dans la mesure où Jésus n'avait pas sa culture théologique?

J.G.B. Jean est un ami de Jésus, c'est un homme jeune, en recherche. Il faut savoir que le débat fondamental entre les sectes, les partis d'alors, le problème essentiel,

crucial, sur lequel ils se battent tous, c'est la question de la résurrection. Existe-t-elle, oui ou non? Les Pharisiens disent qu'elle existe mais qu'elle n'est pas dans la Bible, qu'on ne peut pas la prouver. Les Saducéens affirment qu'elle n'existe pas. Jean, lui, veut une réponse. Il voit cet homme qui arrive et qui lui semble inspiré. Il prend confiance, il devient un ami. Mais il ne s'agit pas d'une amitié populaire, c'est une amitié aristocratique, analogue à celle de Nicodème, un Archonte de Jérusalem, qui vient le voir de nuit. Jean n'est pas un apôtre, il regarde Jésus de loin ; c'est Jésus qui dit que Jean est son ami préféré. Pour moi cet homme, qui était membre de la chancellerie officielle, n'a pas mêlé sa formation à l'amitié qu'il avait pour Jésus. Il recherche une réponse prophétique, une réponse dans un personnage qui serait lui-même une preuve ; et par conséquent il n'est pas question d'influencer en quelque manière la prédication de Jésus, parce que s'il le faisait, il ne croirait plus dans le résultat. Jean se demande si Jésus est un messie, mais cela ne l'intéresse pas ; ce qu'il veut voir, c'est si Jésus a bien ressuscité Lazare et s'il est lui-même ressuscité. Dans l'Evangile selon Jean, vous pouvez voir que le seul élément de la prédication de Jésus qui est retenu, qui présente de l'intérêt pour l'homme qui a écrit le texte, c'est la résurrection. Et comment cela se termine-t-il? Jean finit par entrer après s'être arrêté devant le tombeau vide ; ce qui montre qu'il est prêtre : car, en tant que prêtre, s'il y avait eu un mort dans le caveau, il n'aurait pas pu y pénétrer. Il court, il arrive le premier, puis s'arrête devant le tombeau. Pierre entre et vient lui dire qu'il peut entrer ; alors seulement il entre, et il croit en la résurrection. C'est la seule chose qu'il a recherchée dans Jésus. Et vous voudriez que des Grecs du deuxième siècle inventent cela? Mais Jean n'a pas adopté tout d'un coup une nouvelle religion, il est resté dans la sienne. Son texte dit clairement que Jésus est un juif et rien qu'un juif. C'est Paul qui va créer le christianisme. Il faut se résoudre à l'admettre.